

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 84

Number 1 *Littératures francophones et environnement*
: espaces, espèces et territoire

Article 4

6-1-2015

Écriture(s) de la nature au Québec : un champ à défricher

Mariève Isabel
Université McGill

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Isabel, Mariève (2015) "Écriture(s) de la nature au Québec : un champ à défricher," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 84 : No. 1 , Article 4.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol84/iss1/4>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Mariève ISABEL

Université McGill

Écriture(s) de la nature au Québec : un champ à défricher

Résumé : Y a-t-il dans les lettres québécoises un corpus d'œuvres orientées vers la nature et l'environnement ? Sous quelles formes se présente-t-il ? Cet article explore les écritures de la nature au Québec, présentées à partir des catégories suivantes : récit de voyage, roman de la terre, histoire naturelle, régionalisme, *nature writing* et littérature environnementale. Après une brève mise au point sur la présence de l'écocritique au Québec, une variété d'œuvres appartenant à différents genres ou courants littéraires sont présentées afin de témoigner de la richesse et de la diversité des écritures de la nature et du potentiel pour une écocritique québécoise.

Écocritique, écritures de la nature, environnement, histoire naturelle, littérature québécoise, littérature environnementale, *nature writing*, récit de voyage, régionalisme, roman de la terre

Au XIX^e siècle, le poète Octave Crémazie (1827-1879) affirmait que la littérature canadienne-française ne pourrait pas se construire à partir des grands espaces et des forêts, comme la littérature américaine l'avait fait, parce qu'elle aurait alors « l'irréparable tort d'arriver l[a] second[e], c'est-à-dire trop tard » (Crémazie, 1882 : 40-41). En effet, *The Last of the Mohicans* (1826) de James Fenimore Cooper avait connu un succès retentissant en Europe. L'originalité étant un critère permettant de se démarquer, la littérature canadienne-française devait donc trouver une voie qui lui serait propre, selon Crémazie. Ce fût celle du terroir et de l'agriculture, du moins pour le siècle suivant. En encourageant cette littérature, l'élite tentait également de freiner l'exode des Canadiens français qui partaient alors en grand nombre pour aller travailler dans des manufactures états-uniennes. C'est donc aussi en réponse à une industrialisation naissante que se développe le roman de la terre au Québec. Aujourd'hui, après plusieurs siècles de production littéraire ayant pris racine dans une région, un lieu ou un paysage spécifiques et d'œuvres ayant exploré la relation de l'être humain à son milieu, force est d'admettre que la nature et l'environnement sont omniprésents dans la littérature québécoise, sous plusieurs

formes, comme ils le sont d'ailleurs dans le reste de la production littéraire nord-américaine.

Il semblerait pourtant, à première vue, que l'écocritique et les genres ou catégories littéraires qui y sont associés (*nature writing*, *nature oriented literature*, littérature environnementale) soient absents du champ littéraire québécois, alors qu'ils sont institutionnalisés aux États-Unis et de plus en plus au Canada anglais. On ne retrouve pas, par exemple, d'anthologie de *nature writing* ou de littérature environnementale au Québec, les histoires littéraires n'en font pas mention, l'écocritique n'est pas enseignée dans les départements universitaires de littérature québécoise, à quelques exceptions près, et il n'existe à peu près aucune étude se réclamant de l'écocritique au Québec, mis à part les travaux d'Élise Salaün et de Stéphanie Posthumus. Considérant tout cela, peut-on affirmer qu'il existe dans les lettres québécoises une écocritique et un corpus d'œuvres orientées vers la nature et vers l'environnement ? Sous quelles formes ce corpus se présente-t-il ? Je propose dans cet article de me pencher sur ce que j'appellerai les écritures de la nature au Québec. Après avoir expliqué ce concept, je présenterai quelques critiques qui ont déjà entamé la réflexion sur l'existence d'une littérature environnementale et d'une écocritique au Québec, avant de suggérer des œuvres représentant différentes écritures de la nature dans le corpus littéraire québécois. Certaines de ces œuvres sont encore marginales, même si elles ont parfois été produites par des auteurs reconnus par la critique pour leurs contributions littéraires. D'autres au contraire sont bien connues et étudiées, mais rarement sous l'angle écocritique. Ce survol n'est qu'un point de départ vers une plus grande exploration des catégories littéraires pouvant être des objets d'études prometteurs, parmi d'autres, pour une écocritique québécoise.

Écriture(s) de la nature

L'omniprésence de la nature dans les lettres québécoises n'est pas en soi surprenant : comme toutes les littératures américaines, elle est ancrée dans ce continent, qui s'est notamment démarqué de l'ancien par sa végétation luxuriante et ses ressources abondantes, alors que l'Europe avait déjà coupé une grande partie de ses forêts. Écrire la nature au Québec se pratique sous une variété de formes, incluant la fiction et la non-fiction, de même que dans différents

genres : récits de voyage, roman de la terre, histoire naturelle, régionalisme, *nature writing* ou encore littérature environnementale. Le mot « nature » lui-même n'est pas sans être difficile à aborder, à une époque où l'on parle de « post-nature » ou encore d'écologie sans nature (Morton, 2007). Les écocritiques y préfèrent souvent le terme « environnement », au sens non pas de « contour » – une notion très anthropocentrique, faisant de l'humain le centre de tout – mais bien de milieu physique, ce qui reflète davantage, selon ces écocritiques, l'état du monde actuel dans lequel toute la nature est transformée par l'humain, des océans jusqu'aux forêts, atteintes elles aussi par les changements climatiques et autres changements systémiques dus à l'activité humaine. Il n'en reste pas moins que l'activité écocritique est reliée à cette « crise du naturel », comme l'explique Timothy Clark :

For an environmental critic, every account of a natural, semi-natural or urban landscape must represent an implicit re-engagement with what “nature” means or could mean, with the complex power and inheritance of this term and with its various implicit projections of what human identity is in relation to the non-human, with ideas of the wild, of nature as a refuge or nature as a resource, nature as a space of the outcast, of sin and perversity, nature as a space of metamorphosis or redemption. Ecocriticism usually reads literary and environmental texts with these competing cultural conceptions of nature to the fore (2011 : 6)¹.

Et en ce sens, la nature qu'on retrouve dans les textes – surtout ceux pré-datant la naissance des mouvements environnementaux – intéresse encore les écocritiques.

Quel sens donner, alors, à l'expression « écriture(s) de la nature » ? Tom Pughe et Michel Granger (2005) font de l'expression « écriture de la nature » (au singulier) la traduction directe de *nature writing* (le genre). Ils y préfèrent l'expression « écrire la nature », qui met davantage l'accent, selon eux, sur les approches esthétiques et textuelles qu'on peut relever tout autant dans le genre du *nature writing* que dans les genres plus traditionnels tel que le roman. Mais comment appeler le produit de l'acte d'écrire la nature, sinon une écriture de la nature ? C'est une question encore débattue. Si

¹ [Pour la critique environnementale, chaque mention du naturel, du semi-naturel ou du paysage urbain doit représenter un réengagement implicite avec ce que le mot « nature » signifie ou pourrait signifier, avec le pouvoir et l'héritage complexes du terme, ainsi qu'avec ses diverses projections implicites de ce qu'est l'identité humaine en relation avec le non-humain, avec les idées sur le « sauvage », sur la nature comme refuge ou comme ressource, la nature comme l'espace de l'exil, du péché et de la perversité, la nature comme espace de métamorphose ou de rédemption. L'écocritique lit habituellement les textes littéraires et environnementaux avec ces différentes conceptions culturelles de la nature en tête. Je traduis.]

l'on peut écrire la nature dans un roman, ne convient-il pas alors de considérer qu'un roman puisse s'inscrire dans une certaine « écriture de la nature » ? Patrick D. Murphy suggère l'expression « *nature oriented literature* », qui, selon lui, se limite « to having either nonhuman nature itself as the subject, character, or major component of the setting, or to a text that says something about human-nonhuman interaction, human philosophies about nature, or the possibility of engaging nature by means or in spite of human culture » (2000 : 1)². Élargissant ainsi considérablement la définition de l'écriture de la nature au-delà du seul genre du *nature writing*, il établit une distinction entre cette « littérature orientée vers la nature » et une littérature environnementale. Cette dernière, pour lui,

does not stop at describing the natural history of the area, but instead, or in addition, discusses the ways in which pollution, urbanization, and other forms of human intervention have altered the land or environment. It treats human action in defense of, or in behalf of, wild and endangered nature (*ibid.* : 4-5)³.

Ainsi, la littérature environnementale relèverait davantage du politique.

Si cette distinction est utile (je m'en servirai), il convient de noter qu'elle est aussi parfois floue. Je n'en donnerai qu'une seule illustration : le *Walden* de Henry D. Thoreau a été considéré, depuis l'ouvrage écocritique fondateur de Lawrence Buell, *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture* (1995), comme un modèle de *nature writing*, ce que le sous-titre de l'ouvrage de Buell indique bien. De son côté, Timothy Clark, dans *The Cambridge Introduction to Literature and the Environment* (2011), qualifie plutôt l'œuvre de Thoreau d'exemple de littérature environnementale : « Thoreau also instantiates what came to distinguish this tradition of environmentalist writing, its blend of natural history, spiritual autobiography and travel writing » (2011 : 28)⁴. On peut donc voir que les catégories constituées

² [à avoir ou bien la nature non-humaine elle-même comme sujet, personnage ou composante majeure du décor, ou alors à un texte qui révèle quelque chose à propos des interactions humains/non-humains, des philosophies humaines sur la nature ou encore sur la possibilité de s'engager avec la nature grâce à ou en dépit de la culture humaine. Je traduis.]

³ [ne se limite pas à décrire l'histoire naturelle d'une région, mais plutôt, ou de plus, discute les façons dont la pollution, l'urbanisation et les autres formes d'interventions humaines ont transformé le lieu ou l'environnement. Elle traite l'action humaine du point de vue de, ou au nom de la nature sauvage ou en danger. Je traduis.]

⁴ [Thoreau incarne aussi ce qui en viendra à distinguer cette tradition d'écriture environnementaliste, son mélange d'histoire naturelle, d'autobiographie spirituelle et de récit de voyage. Je traduis.]

d'une part par la « *nature oriented literature* » et d'autre part par la littérature environnementale ne sont pas complètement étanches. La difficulté de trancher réside en partie dans le fait qu'une écriture de la nature peut mener vers ou porter en elle des questionnements à portée écologique ou environnementale, explicites ou non dans les textes, surtout avant les mouvements environnementaux des années 1960 et 1970. En revanche, la littérature environnementale porte elle aussi sur la relation des humains à leur milieu physique, qu'il s'agisse d'un environnement « naturel », modifié ou même, plus largement, de la Terre dans sa globalité. On peut penser ici par exemple à des œuvres qui exploreraient les changements climatiques, la perte de biodiversité, la pollution atmosphérique ou encore les questions de justice environnementale, de mondialisation et de liens entre le local et le global. C'est pourquoi je considérerai ici la littérature environnementale comme une forme d'écriture de la nature.

Les écritures de la nature (au pluriel) englobent donc les écrits qui donnent à la nature et aux interactions des êtres humains avec la nature (jusqu'aux questionnements environnementaux) une place centrale dans le texte. La nature n'y est pas qu'une thématique : ces textes contiennent des idées et des mythes, reprennent des questionnements anciens ou nouveaux et finalement sont les produits d'une époque et de contextes sociopolitique et environnemental précis. Les étudier peut contribuer à approfondir notre réflexion sur l'état de la pensée de la société à laquelle ils appartiennent. L'intérêt est aussi esthétique ; ces textes expriment ces idées à travers des représentations littéraires, des idéologies, des mythes appartenant tous à un imaginaire environnemental particulier, le tout se présentant sous une multitude de formes littéraires. Pour cette raison, je propose de considérer l'écriture de la nature au pluriel, puisqu'elle se présente aussi bien dans le roman, le récit, la poésie, l'histoire naturelle, le roman régionaliste, que dans le genre du *nature writing* et la littérature environnementale, et tant dans la fiction que dans la non-fiction. Ces écritures de la nature participent toutes à l'élaboration d'un imaginaire environnemental québécois.

Un corpus riche, une «écocritique» dispersée

Tom Berryman affirmait, dans un article intitulé «Thoughts about a Quebec “ecocriticism”», publié en ligne dans *The Goose* au printemps 2008, que le champ d'études que représente l'écocritique «has not been institutionalized yet [...] in Quebec» (2008: 19)⁵. Il reconnaissait néanmoins qu'il y avait, du côté des textes littéraires, une profusion d'œuvres et d'auteurs «engage[d] with the world from various environmental perspectives» (*ibid.*: 20)⁶, donnant plusieurs écrivains en exemple, tels Félix Leclerc, Gabrielle Roy, Pierre Morency, Robert Lalonde et Monique Proulx.

Plus récemment, Élise Salaün et Stéphanie Posthumus publiaient «“Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver” : Literary Representations of Nature and Ecocritical Thought in Quebec», dans l'ouvrage collectif *Greening the Maple* (2013). Dans ce chapitre, elles entreprennent de défricher le champ littéraire québécois, tant du côté des textes (qu'il s'agisse de roman, poésie, non-fiction, etc.) que du côté de la critique. Élise Salaün identifie différentes représentations de la nature présentes dans la littérature québécoise, telles que

the agrarian model infused with Catholicism, the figure of the nomadic Voyageur, the urban novel as absolute refusal of the agrarian model, the symbolic fusions with Nature in poetry following the Quiet Revolution, and, finally, the diverse ecological concerns in the contemporary novel that go beyond Quebec's borders (deforestation, industrialization, acid rain, etc.) (2013: 298)⁷.

Pour ce faire, elle revisite sous un angle écocritique les œuvres de plusieurs romanciers (Patrice Lacombe, Antoine Gérin-Lajoie, Louis Hémon, Ringuet, Félix-Antoine Savard, Louis Hamelin, Louise Desjardins, Jean-François Beauchemin, Monique Proulx, Nicolas Dickner), poètes (Paul-Marie Lapointe, Gérald Godin, Gatien Lapointe, Paul Chamberland, Roland Giguère, Nicole Brossard), essayistes (Luc Bureau, Pierre Nepveu) et scientifiques (Hubert Reeves, Michel Jurdant) afin d'identifier certaines idées, images, figures et personnages récurrents que l'on retrouve du roman de la

⁵ [n'a pas encore été institutionnalisé au Québec. Je traduis.]

⁶ [engagés avec le monde selon diverses perspectives environnementales; je traduis.]

⁷ [le modèle paysan teinté de catholicisme, le personnage du Voyageur nomade, le roman urbain comme refus absolu du modèle paysan, les fusions poétiques avec la Nature dans la poésie d'après la Révolution tranquille et, finalement, les diverses préoccupations environnementales dans le roman contemporain, qui s'étendent au-delà des frontières québécoises (déforestation, industrialisation, pluies acides, etc.). Je traduis.]

terre jusque dans la littérature contemporaine. En dresser un aperçu, écrit Salaün, « shows how deeply Nature has marked Quebec's identity as it takes on different forms in the collective imagination » (*ibid.* : 309)⁸. Elle montre comment ces représentations sont ancrées dans un contexte socio-économique et environnemental spécifique, bien qu'en continuelle transformation. Le panorama présenté par Salaün laisse entrevoir la richesse du corpus québécois lorsqu'il est question d'écritures de la nature.

La critique, de son côté, a jusqu'à tout maintenant surtout ignoré la question de la nature dans la littérature québécoise⁹. De plus, elle s'intéresse généralement encore peu aux questions environnementales dans la littérature. L'écocritique a tout de même, depuis quelques années, fait une entrée timide dans le monde littéraire québécois. Un site de l'écocritique au Québec, *Le narratif et le naturel*, était même né, mais il a disparu depuis, témoignant de la précarité du champ dans la province, du moins sous l'appellation « écocritique ». Dans *Greening the Maple*, Stéphanie Posthumus reconnaît que s'il n'existe à ce jour au Québec qu'une poignée d'études écocritiques, la « pensée écocritique » (« *ecocritical thinking* »), quant à elle, « is alive and well in Quebec, but it simply does not line up easily with an anglophone ecocriticism. In other words, Québécois écocritique exists but not as a literal "translation" of North American ecocriticism » (2013 : 310)¹⁰. Ainsi, selon Posthumus, cette pensée se manifeste dans des champs d'études connexes, au sein de plusieurs disciplines, comme dans les travaux de Marie-Hélène Parizeau en éthique environnementale, dans l'éco-théologie d'André Beauchamp, dans la critique littéraire autour du lieu et de l'espace de Pierre Nepveu, dans la géopoétique telle que pratiquée par Rachel Bouvet et le groupe de recherche *La Traversée*, ou encore dans des approches géographiques telles que celles de Marc Brosseau et de Luc Bureau. J'ajouterais à cette liste le Laboratoire sur l'imaginaire du Nord, dirigé par Daniel Chartier, les travaux de Jean-François Chassay sur les intersections entre littérature québécoise et sciences (ou technologie), de même que la Chaire de recherche en histoire environnementale dirigée par Stéphane

⁸ [montre comment la Nature a profondément marquée l'identité québécoise, comme en témoignent les différentes traces dans l'imaginaire collectif. Je traduis.]

⁹ Yvan Lamonde demandait, dans un article intitulé « La confiance en soi du pauvre : pour une histoire du sujet québécois » : « À quand la thèse sur la place, la représentation et la signification de la nature dans la littérature québécoise ? » (2004a : 33).

¹⁰ [est bien vivante au Québec, mais elle est simplement différente de l'écocritique anglophone. En d'autres mots, l'écocritique québécoise existe, mais non pas comme une « traduction » de l'écocritique nord-américaine. Je traduis.]

Castonguay. Toutes à leur façon, ces recherches contribuent à mieux comprendre l'imaginaire environnemental présent au Québec, ainsi qu'à voir où et comment ces écritures de la nature ont été pratiquées et sous quelles formes.

Dans son ouvrage *Nature Writing: The Pastoral Impulse of America* (1996), Don Scheese présentait un diagramme montrant, suivant la métaphore d'un fleuve, les principaux affluents ayant participé à l'élaboration du genre du *nature writing* américain. Il identifiait le pastoralisme, l'histoire naturelle, les récits de voyages, le transcendantalisme, le darwinisme, l'écologie (la science) et l'environnementalisme (le mouvement) comme ayant tous contribué à donner forme à ce genre hybride. D'une façon similaire, je crois que l'on peut tracer un schéma des genres qui sont tous des écritures de la nature au Québec, à la différence que ces « écritures de la nature » ne sont pas, encore une fois, un genre distinct, mais bien une pluralité d'écritures prenant en compte la relation des êtres humains à la nature. J'aimerais pour la suite de cet article survoler certaines de ces écritures, non pas de façon exhaustive, mais plutôt de façon à donner une idée de la richesse du corpus et des genres qui ont participé à transmettre et développer des discours sur la nature dans la littérature québécoise.

Récits de voyage : admirer les paysages, décrire les ressources

Les ouvrages notant les explorations, observations et descriptions de la nature apparaissent au Québec avec les récits des premiers explorateurs, comme le note d'ailleurs Louis Hamelin dans un article sur le *nature writing* (2005 : 24-25). Les écrits de la Nouvelle-France (de 1534 à 1760) sont nombreux et variés dans leur style et leurs préoccupations ; l'*Anthologie de la littérature québécoise* (1994), sous la direction de Gilles Marcotte, en donne maints exemples. Les trois relations de voyage de Jacques Cartier, écrites respectivement en 1534, 1535 et 1540-1541, sont remplies de descriptions de paysages, comparés tantôt à « la terre que Dieu donna à Cayn », tantôt à un jardin d'Éden luxuriant. L'émerveillement est palpable et s'ajoute aux nombreuses descriptions plus techniques faites par Cartier. Samuel de Champlain (*Voyage*, 1603) et Marc Lescarbot (*Histoire de la Nouvelle France*, 1609) ont eux aussi laissé derrière eux de longues relations détaillant les mœurs des habitants du

territoire et leur première rencontre non seulement avec ces peuples mais aussi avec le territoire, comme le feront aussi les Jésuites (*Relations des Jésuites*, 1673). Les Récollets, à l'instar des Jésuites, laissent eux aussi des écrits, dont Gabriel Sagard reste le plus connu avec son ouvrage *Le grand voyage du pays des Hurons* (1632). Ses descriptions de la nature se démarquent de celles de ces prédécesseurs, en ce qu'elles sont dénuées de la pensée utilitariste qui colore la plupart des relations de voyage. Sa description d'un oiseau-mouche en témoigne. Il le décrit non pas pour en montrer sa valeur commerciale, mais sa beauté :

Premièrement, je commenceray par l'Oyseau le plus beau, le plus rare et plus petit qui soit, peut-estre, au monde qui est le Vicilin, ou Oyseau-mousche [...]. Cet oyseau, en corps, n'est pas plus gros qu'un grillon, il a le bec long et tres-délié, de la grosseur de la pointe d'une aiguille, et ses cuisses et ses pieds aussi menus que la ligne d'une escriture ; [...] il se nourrist de la rosée et de l'odeur des fleurs sans se poser sur icelles ; mais seulement en voltigeant par dessus. Sa plume est aussi deliée que duvet, et est tres-plaisante et belle à voir pour la diversité de ses couleurs (cité dans Marcotte, 1994 : 50).

Sagard prend la peine de bien préciser que cet oiseau, difficile à capturer, ne supporte pas la captivité ; si l'oiseau est fait prisonnier, il meurt. Il est donc préférable de laisser la nature comme elle a été trouvée. Réal Ouellet note que, chez Sagard, l'énumération de ressources naturelles est refusée, « incompatible avec la vision franciscaine antitechnologique de l'auteur » (cité dans Beugnot, 1984 : 222), ce qui l'incite à qualifier la vision de Sagard d'écologique. Ouellet souligne finalement que le contact avec la nature, dans les écrits de Sagard, en est un de communion : « L'inconnu étant merveille chantant la gloire de Dieu et le bien-être des hommes, le contact avec la nature en sera un d'approvisionnement, d'osmose » (cité dans *ibid.* : 223-224). Cette écriture contraste fortement avec d'autres relations de voyage qui s'attachent tout particulièrement à décrire les animaux comme autant de « ressources » aperçues, comme l'exemplifie *La relation du Détroit et de la Baie d'Hudson* (1720) de Nicolas Jérémie, qui pose un regard strictement économique sur le vivant. Ces descriptions visent à convaincre la France de reprendre une partie du Nord de la Nouvelle-France conquise par les Anglais. Pour ce faire, les animaux sont décrits pour leur seule valeur commerciale, vite transformés en biens de consommation. Ainsi, les « vaches marines » fournissent une « ivoire presque aussi belle que celle de l'éléphant » (*ibid.* : 7), le bœuf musqué donne une

très belle laine comparable à de la soie (*ibid.* : 9-10) et les lièvres « ferio[en]t de très-beaux manchons » (*ibid.* : 11). Tous les récits de voyage ne s'équivalent donc pas lorsqu'il est question d'écrire la nature. Ils constituent toutefois une façon d'appréhender la nature sous l'angle de la découverte et de la description, même si leurs motivations varient.

Il y aurait encore beaucoup d'œuvres de cette époque qui mériteraient d'être étudiées d'un point de vue écocritique : celles de Marie de l'Incarnation (1599-1672), grande mystique et écrivaine prolifique ; de Pierre Boucher (1622-1717) avec son *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dit le Canada*, dont Marcotte dira qu'on y retrouve « quelques-uns des thèmes majeurs de notre littérature : l'amour de la terre féminine et maternelle, la virilité sage et constructive, le goût du sud, du soleil et des beaux plans de terre » (1984 : 113) ; celles de Louis Jolliet (1645-1700), né au Canada, explorateur de l'Amérique du Nord, tant états-unienne que canadienne, allant du Grand Nord jusqu'au sud du Mississippi ; les écrits de Marie Morin (1649-1730), qui se nommait elle-même « fille du pays » ou encore ceux du baron de Lahontan (1666-1715) qui, en plus d'écrire ses relations, publie *Les dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens qui a voyagé* (1703) dans lequel il s'entretient avec un autochtone. Il serait aussi intéressant de voir comment ces explorations et récits, abordés sous plusieurs angles (jésuite, franciscain, commercial, relation avec les Amérindiens), se distinguent des récits de voyages américains dans la façon dont le rapport à la nature y est décrit.

Roman de la terre : de la forêt au champ

C'est vers le milieu du XIX^e siècle que le roman commence à se développer au Canada français. Le genre du roman de la terre a dominé la période allant approximativement de 1840 à 1940. On devine aisément, ne serait-ce que par l'appellation « roman de la terre », que la nature y est omniprésente. Par contre, dans la plupart de ces romans, l'accent est mis sur la célébration de l'agriculture et du catholicisme comme mode de vie idéal et typiquement canadien-français, plutôt que sur la relation à la terre elle-même. Ainsi, on évacue tout ce qui ne sert pas les idéologies dominantes que sont l'agriculturisme, le catholicisme (ou le messianisme) et le

nationalisme, et généralement toute nature qui n'est pas un champ. En fait, si d'autres formes de nature sont présentes, en particulier la forêt, c'est le plus souvent pour la faire disparaître. En effet, le roman de la terre est tout d'abord un roman de la colonisation : il fallait « faire du pays » et pour cela abattre les arbres. C'est ce qu'on voit dans les romans d'Antoine Gérin Lajoie, *Jean Rivard le défricheur* (1862) et sa suite, *Jean Rivard, économiste* (1864), dans lesquels le héros éponyme fonde une ville, Rivardville, et une communauté agricole presque utopique (Major, 1991) à la place de la forêt¹¹.

Cette période et ce genre contiennent quand même des romans qui sont déjà riches en considérations environnementales, notamment autour de la question d'industrialisation et de justice environnementale. *Trente arpents* (1937) de Ringuet, versant dans un réalisme encore nouveau pour l'époque, est souvent reconnu comme ayant marqué la fin des romans de la terre à thèse. Le roman narre la vie d'Euchariste Moisan, agriculteur qui hérite d'une terre et qui éventuellement la lègue à un de ses fils, dans un cycle répété. Mais le portrait qu'il fait de l'industrialisation des campagnes, notamment l'introduction des tracteurs et engrais et l'entrée en scène des agronomes dont le savoir est de plus en plus valorisé au détriment de celui, ancestral, des agriculteurs, s'accompagne d'un sentiment de dépossession qui grandit chez le personnage, jusqu'à son exil forcé en ville et la perte de son horizon familial. Jack Warwick en dira d'ailleurs que « le véritable sujet c'est la prise de conscience [...] de la situation de l'homme moderne devant le temps et l'espace qu'il ne comprend plus » (1973 : 298). Tous ces éléments font de *Trente arpents* un roman fort intéressant à étudier d'un point de vue écocritique, sans compter toutes les métaphores féminines sur la nature qu'il contient.

De son côté, le célèbre roman de Félix-Antoine Savard, *Menaud maître-draveur* (1938), est certes un roman dans lequel le nationalisme domine, mais ce dernier se superpose à une question d'exploitation des ressources naturelles : à qui « appartient » la ressource, dans ce cas-ci, la forêt et ses arbres ? Souligné à la fois par Savard lui-même : « toutes les richesses naturelles, moins la terre, appartenaient aux étrangers » (cité dans Major, 1968 : 20) et plus récemment par Pierre-H. Lemieux : « l'intrigue du roman [...] est plutôt [...] socio-économique ou social-démocrate : rendre aux

¹¹ Robert Major note toutefois que ce roman, qui célèbre la ville de Rivardville tout autant que la campagne, s'éloigne quand même du modèle typique des romans de la terre.

gens d'un village les ressources naturelles et leur droit d'en user » (1987: 33), cet aspect a souvent été mis de côté par la critique contemporaine, qui en a surtout retenu le nationalisme. Pourtant, le contexte d'écriture de *Menaud* en est un d'avant-guerre, alors qu'une « nette volonté de conquérir le monde capitaliste de la production » se fait sentir au Québec (Vauterin, 2003: 185). Cette participation passe invariablement par l'exploitation – ou la réappropriation – des ressources naturelles, dont la forêt constitue au Québec la source principale. Que peut-on conclure de ces exemples? Que même à travers un genre (le roman de la terre) et une série d'idéologies dominantes (l'agriculturisme, le catholicisme et le nationalisme) commencent à apparaître des ouvrages qui reflètent des interrogations sur la place de l'être humain dans la nature, au fur et à mesure que les contextes socio-économique, politique et environnemental changent et transforment notre société.

Histoire naturelle : d'abord, la botanique

L'histoire naturelle est depuis longtemps un genre littéraire qui, loin de s'en tenir à la seule science, marie la description du vivant et la contemplation poétique. Dans un article de la revue *Tangence*, Jacques Paquin décrit ainsi ces histoires: « Envisagées comme des textes descriptifs dans lesquels le regard de l'observateur occupe une fonction déterminante, ces histoires naturelles, tout en se réclamant d'une science historiquement datée, proposent une connaissance lyrique de la nature qui a pour ambition d'accommoder une démarche rationnelle et une posture contemplative » (2003: 39). Dénotant la non-étanchéité des genres littéraires, la dénomination « histoire naturelle », qui intègre un discours scientifique à un discours littéraire, « embrasse [...] des registres et des genres aussi divers que le récit de voyage (imaginaire ou fictif), la description de lieux ou d'animaux, l'essai, le texte de vulgarisation scientifique ou le poème en prose » (*ibid.*: 43).

Au XX^e siècle, c'est dans les écrits des premiers scientifiques mais aussi par l'entremise des régionalistes que l'histoire naturelle fait son apparition dans le paysage littéraire. Harry Bernard signe dans l'*Action nationale*, en 1933, un article intitulé « Histoire naturelle et littérature », dans lequel il affirme que l'« histoire naturelle est un domaine que la littérature ne peut pas ignorer » (1933: 18). S'il les voit inséparables, c'est que Bernard considère que la littérature

doit être « le miroir de l'homme », mais aussi parce qu'elle est « affaire de culture générale » et que la science en fait partie « au même titre que les humanités, l'histoire ou la philosophie » (*ibid.* : 19). Il prêche pour l'utilisation d'une terminologie appropriée et une connaissance plus approfondie du milieu physique : « Dès que nos écrivains envisagent avec plus de sérieux leur tâche, ils doivent nécessairement se rapprocher de leur pays. Ils apprendront à le connaître mieux, pour le peindre mieux » (*ibid.* : 21).

Bernard et bien d'autres écrivains peuvent s'appuyer, dès 1935, sur l'imposante *Flore laurentienne*, ouvrage de botanique du frère Marie-Victorin, pour élargir leur vocabulaire. L'influence de Marie-Victorin, frère des Écoles chrétiennes, d'abord et avant tout botaniste, mais aussi écrivain et même critique littéraire à ses heures, continuera de se faire sentir pendant des décennies. La *Flore laurentienne* occupe par exemple une place centrale dans le roman *L'hiver de force* (1973) de Réjean Ducharme. Marie-Victorin publiera aussi des *Récits laurentiens* (1919) et *Croquis laurentiens* (1920) dans lesquels il décrit, à travers diverses scènes, ce bout de pays qu'il appelle la Laurentie. Ces deux ouvrages appartiennent au régionalisme et non à l'histoire naturelle. Finalement, Marie-Victorin, à l'instar d'autres savants, dont Darwin, fera des explorations botaniques en Amérique du Sud. Il laissera une série de lettres sur ses explorations sud-américaines, qu'on peut aujourd'hui retrouver dans l'ouvrage *Marie-Victorin à Cuba : correspondances avec le frère Léon* (2007). Une riche correspondance et des journaux intimes ont aussi été publiés, de même que de nombreuses chroniques scientifiques dispersées dans des revues et journaux divers (voir Marie-Victorin, 1996). Somme toute, il semblerait que l'histoire naturelle, entendue ici comme un mélange de sciences naturelles, ait informé la littérature, permettant de nommer le vivant, de le voir aussi, avec tout ce que les actions de « nommer » et « voir » peuvent impliquer au niveau de la relation à la nature. Par contre, elle a peu été pratiquée comme genre littéraire dans cette première moitié de siècle.

C'est dans les années 1980 que le genre est à nouveau actualisé par l'écrivain Pierre Morency, qui publie en 1989, 1992 et 1996 trois tomes sous le titre *Histoires naturelles du Nouveau Monde*. Dans cette trilogie, il « tente d'unir science et poésie » (Paquin, 2003 : 47), observation et contemplation, menant son lecteur dans les marais et sur les bords du Saint-Laurent pour observer avec lui oiseaux et

animaux habitant ces milieux. Dans le premier tome, intitulé *L'œil américain* (1989), l'auteur témoigne de son désir de « voir » la nature : « L'acquisition de l'œil américain n'avait de sens pour moi que si elle permettait de sortir de soi, d'aller à la rencontre des choses, même menues, de voir soudainement le monde s'élargir et déployer des richesses souvent invisibles au promeneur distrait » (Morency, 1989 : 20). Un autre ouvrage d'histoire naturelle, intitulé *Onon : tâ. Une histoire naturelle du mont Royal*, est publié en 2012 par Pierre Monette. Ce dernier affirme : « Je n'écris pas *sur* mais *pour* la Montagne, devant elle, en sa présence, à partir de traces que la forêt de temps de son paysage conserve du passage des Ochehagas » (2012 : 31). Il associe sa démarche à une entreprise géopoétique, pour reprendre l'expression de Kenneth White, empruntant pour « sillonner ce territoire [à] l'archéologie et l'ethnologie et l'anthropologie et la philosophie et l'écologie et la géographie et la géologie et la philologie et l'étymologie *et cætera* » (*ibid.* : 28). Ces histoires naturelles, plus contemporaines, témoignent d'un certain regain d'intérêt pour la nature dans les lettres québécoise après la Révolution tranquille.

Roman régionaliste : ancrer la littérature dans le continent

Parallèlement au roman de la terre, le courant régionaliste, qui se retrouve au cœur d'une querelle littéraire de longue durée (Hayward, 2006), offre aussi des pistes intéressantes pour la critique environnementale, notamment parce que ces œuvres se tournent vers une observation plus attentive du milieu naturel environnant, plutôt que de se fier à des repères strictement français. Là réside d'ailleurs l'enjeu de la querelle, représentée par deux mots : le nigog – mot savant français – contre la charrue – mot commun, vulgaire, typiquement canadien-français. Il est difficile d'établir une distinction claire entre roman de la terre et roman régionaliste ; contemporaines, ces deux formes d'écriture sont endoctrinées et ont surtout produit des œuvres à thèse. On fait même parfois du régionalisme une doctrine à part entière (Baillargeon, 1957 : 148), dans laquelle une célébration aveugle de la région doit primer. Pour Maurice Lemire, qui écrit *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, « le régionalisme se concentre sur les usages et les coutumes particuliers à un lieu ou à une époque plutôt que sur ceux généralement admis comme nationaux » (2007 : 20), alors que, selon lui, le terroirisme serait propre à l'agriculture (*ibid.* : 21). Cependant,

comme la plupart des régions faisaient de l'agriculture le centre de leurs activités, la distinction est parfois ardue, voire impossible.

Lemire reconnaît que le courant n'est pas propre au Québec; il existe ailleurs. En fait, il se développerait surtout en réaction à l'industrialisation: «Autant en Europe qu'en Amérique du Nord, [le régionalisme] a déterminé un courant littéraire visant à sauvegarder un mode de vie en voie de disparition. L'industrialisation, la mécanisation des fermes et l'amélioration des transports (chemin de fer) tendaient à uniformiser les cultures» (*ibid.*: 22). Le régionalisme, au contraire, fait ressortir les particularités d'un lieu, dans un but de préservation. Bien qu'elles n'échappent pas toujours aux idéologies dominantes, la littérature, les œuvres régionalistes permettent néanmoins d'ancrer la littérature dans le continent américain, lui conférant une certaine américanité¹², s'intéressant aux particularités physiques d'une région et non pas seulement à ses mœurs ou à ses racines françaises. Harry Bernard souhaitait que les écrivains canadiens-français soient familiers avec les domaines des sciences naturelles, qu'il s'agisse de «zoologie générale, ornithologie, entomologie, botanique, géologie. Tout ce qui se rapporte, en somme, à la faune et à la flore, aux terrains et à leur formation, de notre pays» (1933: 21). Bref, il affirmait que la littérature avait besoin d'être contextualisée d'un point de vue environnemental:

Nous vivons dans un monde réel, qui s'adresse aux sens autant qu'à l'intelligence. Comme il n'est guère possible, sans verser dans l'in vraisemblable, le factice, le ridicule, de présenter l'œuvre littéraire en y séparant l'homme de son milieu naturel, il importe de donner à ce milieu l'importance, le relief qui lui sont propres (*ibid.*: 18).

C'est ainsi que l'histoire naturelle – au sens de connaissances scientifiques plutôt que genre littéraire – doit informer la littérature.

Des auteurs comme Marie-Victorin et Harry Bernard pratiquent un régionalisme qualifié de «géographique», s'intéressant au milieu physique. On pourrait ajouter à ces noms ceux de Blanche Lamontagne (Gaspésie), Albert Tessier (Mauricie) et Damase Potvin (Saguenay)¹³. Par contre, les régions qui les intéressent «n'ont pas assez d'histoire pour posséder un imaginaire autonome» (Lemire, 2007: 44). C'est prise dans un ensemble que leur étude fait ressortir

¹² Pour cette notion, voir Yvan Lamonde (2004b).

¹³ Pour plus d'auteurs et de titres, on se référera à l'ouvrage de Maurice Lemire (2007).

certaines caractéristiques qui distinguent le Québec de la France, d'abord, et des États-Unis: le catholicisme, le français et la ruralité, avec toutes les idées sur la nature associées à ces traditions. Il y a quelques exceptions. Par exemple, pour Albert Ferland, la forêt devait être incluse dans le régionalisme, comme le note Lemire: « Pays méconnu des écrivains, le Canada forestier doit être poétisé pour faire son entrée dans la littérature » (2007 : 77). C'est peut-être Alfred DesRochers qui, à contrecœur, sous la contrainte d'un concours littéraire, produit l'une des œuvres régionalistes les plus réussies, intégrant à la fois le champ et la forêt. Son recueil de poésie, *À l'ombre de l'Orford* (1930) sera considéré comme un chef-d'œuvre du genre.

Finalement, pour Lemire, le régionalisme a un aspect très politique: « Partisans d'une doctrine précise, les régionalistes sont d'abord et avant tout des militants. Pour eux, l'écriture est essentiellement un moyen de communication qui, en théorie, s'adresse moins à leurs pairs qu'au grand public menacé par l'urbanisation » (2007 : 91). Y incluant les chantres d'un retour à la terre, ceux qui réclament une nouvelle colonisation du Nord, notamment de l'Abitibi, Lemire souligne certains enjeux présents, par exemple, chez Marie-Victorin, qui lui aussi encourage cette colonisation: « Plus que ses prédécesseurs, Marie-Victorin insiste sur les dangers qui assaillent la société traditionnelle. Certains gestes peuvent paraître inoffensifs, comme la vente d'une terre, [...] mais, en réalité, ils remettent la collectivité en jeu » (*ibid.*: 155-156). C'est pourquoi, peut-être, plusieurs critiques ont souvent placé les œuvres de Félix-Antoine Savard, dont *Menaud maître-draveur*, dans le régionalisme plutôt que dans les romans du terroir.

Nature writing québécois : un genre encore en marge

Le *nature writing* québécois a rarement été, jusqu'à aujourd'hui, un objet d'études pour la critique littéraire, entre autres parce qu'il n'est pas institutionnalisé comme il l'est ailleurs. Le but de cet article n'est pas d'établir une liste des critères du genre tel que pratiqué ailleurs; je suggère plutôt quelques titres qui, je crois, répondent déjà à une certaine définition générale de ce qu'est le *nature writing*, soit « une écriture hybride entre histoire naturelle, autobiographie, philosophie et fiction » (Blanc *et al.*, 2008 : 19). La plupart des œuvres de *nature writing* publiées au Québec sont demeurées marginales

ou ont été considérées comme des curiosités dans les lettres québécoises. *Cet été qui chantait* (1972) de Gabrielle Roy en est un bel exemple. Chaque œuvre de Roy, qu'il s'agisse de romans de la ville ou de romans ruraux, se réfère à des images de la nature : ce sont la plaine, le vent, l'eau, le fleuve, l'arbre, la colline ou encore la montagne. L'auteure l'avoue elle-même : « Je change en tout sauf en cet amour que j'ai pour la nature » (citée dans Léger et Ricard, 2005 : 49). Dans *Cet été qui chantait*, le lecteur est transporté à la résidence d'été de l'auteure, à Petite-Rivière-Saint-François, dans Charlevoix. Des scènes sont décrites par une narratrice à la première personne, se représentant elle-même comme une écrivaine, le plus souvent assise à sa balançoire, témoin du vivant s'agitant autour d'elle. Dans les premiers chapitres, les bêtes et les personnages humains s'observent, interagissent, s'accompagnent et communiquent dans une harmonie au sein de laquelle on retrouve l'idée de fraternité si chère à l'auteure. Puis, une distinction est établie : seuls les humains ont conscience à la fois de la détresse provoquée par la mort et de l'enchantement procuré par la nature, ce sur quoi portent les autres récits du livre. Et pour qui sait « voir » la nature, l'enchantement qu'elle procure permet à l'être humain de continuer sereinement sa route vers l'inévitable fin de toute vie. La nature y est consolatrice, source de sérénité, en autant que l'on sache la voir. Venant d'une auteure qui a écrit l'un des premiers romans de la ville au Québec (*Bonheur d'occasion*, publié en 1945), *Cet été qui chantait* a déstabilisé la critique et son accueil fût très froid.

Gabrielle Roy n'est pourtant pas une exception. Beaucoup de récits, après la Révolution tranquille, mettent en scène des citadins s'en allant vivre en campagne. Ce retour à la terre coïncide avec l'épanouissement au Québec de la contre-culture, au sein de laquelle on prêche l'écologisme et l'écosociété. La revue *Mainmise*, publiée de 1970 à 1978 et qualifiée de « revue du retour à la campagne, de la mise en commun des ressources en vue d'une certaine autarcie » (Provencher, 1995 : 164), se fera la porte-parole du mouvement. On retrouve dans ce mouvement un enthousiasme pour le retour à la terre, mais aussi pour le *homesteading* comme solution de rechange à un mode de vie industriel qu'on rejette. De cette période émergera quelques œuvres de *nature writing*, comme *Un citadin à la campagne. Quatre saisons à Sainte-Anastasie* (1995) de Jean Provencher. Bien que publié dans les années 1990, l'ouvrage, écrit

sur le modèle d'un almanach, se réfère explicitement à la période contre-culturelle :

Je suis « venu au monde » au début des années 1970. Nous étions nombreux dans le même cas. Nous avions 20 ou 30 ans. Nous lisions *Mainmise*, *La Tête à Papineau*, *Le Sauvage* français et le *Mother Earth News* américain. Commençaient à se produire un éveil, à courir une parole de refus. Un éveil à la conscience, une parole de refus du vaste anonymat social, de l'individualisme, de l'ordre et la hiérarchie du savoir et de l'argent. Nous étions sûrs qu'un changement allait bientôt se produire, dont nous serions les responsables. Et ce changement, ce salut viendrait, entre autres facteurs, de la mise en commun des ressources. Et ce, hors des villes, à la campagne, parfois même en plein bois. Surtout sans trop d'argent, mais dans la beauté qu'apportent la spontanéité et la simplicité aux actes, aux relations (Provencher, 1995 : 11).

Le coin de pays décrit par Provencher, Sainte-Anastasia, est décrit tel une utopie pastorale : c'est « une oasis d'arbres, d'arbustes, de broussailles, de buissons, de bosquets » qui n'est pourtant « ni la forêt, ni la terre en culture, mais une sorte de pays mitoyen, à mi-chemin du pays sauvage et du pays domestiqué » (*ibid.* : 13). C'est « un pays riche », abondant ; ce n'est certainement pas un hasard si l'endroit est surnommé « Le Pays de Nulle Part » (*ibid.* : 15). Le but de Provencher, dans *Un citadin à la campagne* est d'identifier

une partie du grand rythme du monde, tel qu'il se passe au Québec. Je cherche les grandes lois du fonctionnement de notre univers. Obstinément. Des rythmes, des cycles. Comment bat le cœur de la Terre. Son pouls, à travers, par exemple, ses oiseaux. [...] Et là, on pourra exulter, commencer à dire au monde qu'on tient le pouls. Qu'on a senti battre la Vie et qu'on en est certain. Ou qu'il faut réagir (*ibid.* : 190).

Notant minutieusement et quotidiennement ses observations sur les oiseaux, animaux et autres êtres vivants qui visitent sa cour, échangeant des données sur le nombre d'oiseaux vus avec des amis, il a le rêve, prométhéen par moment, d'une grande entreprise de savoir collectif sur la faune et la flore, « des domaines révélateurs de l'état de santé de la Terre » (*ibid.* : 191). Et alors, « il nous reviendra [d'utiliser ces savoirs] non pas pour détruire, mais pour connaître réellement notre planète bleue, notre seul vaisseau à ce jour. Entrevoir cette perspective me réconcilie avec l'humanité » (*ibid.* : 191). Écrire la nature est aussi pour lui une recherche de vérité : « Ne serait-il pas vrai, que la vérité est souvent au milieu de nous, sans que nous nous en apercevions ? Philosophes à grandes vues, nous la cherchons dans les cieux, elle est assise à notre

porte », écrit-il en citant le comte de Lapérouse (1741-1788) (*ibid.* : 163). L'entreprise de Provencher, qu'il compare lui-même à celle de Henry D. Thoreau, rappelle à certains moments les « sketches » de *A Sand County Almanac* d'Aldo Leopold (1949).

Robert Lalonde, en particulier dans *Le monde sur le flanc de la truite* (1997), est l'un des rares auteurs à se référer autant aux *nature writers* américains au sein d'une de ses œuvres littéraires. Cherchant lui aussi à « voir » le monde, il le fait à la façon de l'auteure américaine Annie Dillard, c'est-à-dire en écrivant, en se représentant en train d'écrire et de noter, du fond de sa cache dans la nature :

J'écris pour VOIR, c'est bien sûr. [...] J'écris pour cesser de savoir et pour commencer d'apercevoir et de sentir. Dans le Y du bouleau, un nid est commencé. Sur la mousse, sous le sumac, les ombres des mûriers, compliquées comme des chevelures, s'emmêlent et se balancent. J'écris pour me perdre et me retrouver, dans l'effrayante surabondance du matin (Lalonde, 1997 : 11-12).

Lalonde trouve également dans l'observation de la nature environnante et dans l'écriture, dans cette « attention neuve », des vérités : « J'écris pour que rien ne se perde, de tous les actes d'une journée, importants et insignifiants, à la fois matière à toucher Dieu, ou bien le vrai, tentatives d'ouvrir l'œil, parfois le bon » (*ibid.* : 86). Dans *Le monde sur le flanc de la truite* (une expression d'ailleurs empruntée à Harry Bernard) l'une de ces vérités entrevues est que la séparation d'avec la nature n'existe pas :

J'ai vite su, compris, admis que j'étais bestial et métaphysique, qu'il y avait plus fort et plus vaste que moi, que mon être était, comme tout ce qui vit sur la terre, fait de multiples entrelacements de fibres mystérieuses. Papa me montrait une plume de perdrix, ou un caillou strié d'or et me répétait que, comme les bigarrures de la plume, les strates du caillou, mon corps, mon âme, étaient des prolongements, des allongements, à la fois l'origine et la suite de la grande forêt, du continent, des galaxies (*ibid.* : 133).

Parfois, la magie s'épuise, et alors, l'auteur se sent à nouveau séparé de la nature, du vivant. C'est un état plus commun, à vrai dire, propre à l'humain : « Cette conscience-là, que j'ai, qu'ont les humains, de vivre tout seuls, séparés, notre âme irremplaçable prise dans notre corps original, l'oiseau ne l'a pas » (*ibid.* : 136) Et alors, il faut vite au poète « passe[r] la porte et [aller s'] enfoncer dans le bois, où tout vit et remue tout le temps » (*ibid.* : 30), afin de pouvoir « voir » et sentir à nouveau. Lorsqu'il est question de relation à la

nature, l'œuvre de Lalonde, incluant ses romans et nouvelles, est très riche.

J'aurais pu nommer encore plusieurs autres œuvres de *nature writing* québécois, par exemple *Les carnets* (2009 et 2010) de Jean-Pierre Issenuth, les écrits de Jean O'Neil et ceux de Jean Désy. Chacun des ouvrages mentionnés dans cet article mériterait à lui seul une ou plutôt des analyses sur des aspects précis de son contenu et de ses formes. Tous participent à repenser la relation qu'entretiennent les humains avec leur environnement et avec le vivant qui les entoure.

Littérature environnementale: des enjeux de plus en plus présents

Ce survol serait incomplet s'il y manquait un mot sur la littérature environnementale au Québec, c'est-à-dire une littérature qui se penche sur des enjeux environnementaux contemporains. Plusieurs problématiques environnementales apparaissent lentement dans les œuvres, dès les années 1930 et surtout à partir des années 1970. Parfois toiles de fond, souvent au cœur même de l'intrigue ou de la structure, ces problématiques sont de plus en plus présentes et de plus en plus complexes, même si elles se superposent souvent à d'autres enjeux, tel le nationalisme. Pierre Nepveu a déjà, dans *L'écologie du réel*, proposé d'étudier l'œuvre de Nicole Brossard, et en particulier le *Désert mauve* (1987), pour son recours à l'image du nucléaire, couplée à un certain « imaginaire de la fin » en développement au Québec à cette époque. Si le nucléaire est peut-être l'une des premières préoccupations environnementales au Québec, elle ne tarde pas à être suivie d'autres problématiques.

La pollution est au cœur du roman *L'Isle au dragon* (1976) de Jacques Godbout, qui affirme d'ailleurs avoir écrit le premier roman écologique au Québec (Courtemanche, 1999: 19), lui qui a pourtant longtemps rejeté l'« écologisme » et les théories de la contre-culture (Basile, 1977: 1). L'histoire est inspirée d'un fait vécu par Godbout lui-même. Au début des années 1970, une compagnie pétrolière décide d'installer un port pour superpétroliers à l'Île Verte, où Godbout possède une petite ferme. Il décide de résister en fondant un comité écologique. Son roman *L'Isle au dragon* reprendra sensiblement le même thème. Le roman raconte

l'histoire d'un jeune homme, Michel Beuparlant, fraîchement diplômé en littérature et poète à ses heures, qui rencontre à dix-huit ans le riche investisseur américain William T. Shaheen J', qui le dégoûte aussitôt par son attitude arrogante. Shaheen lui décrit les entreprises de sa compagnie, le Pennsylvania & Texas International, en particulier celle des Dépotoirs Atomiques Contrôlés (DAC) et lui confie que les lieux choisis pour se débarrasser de ces déchets toxiques non seulement doivent être mythiques et poétiques, habités par des dragons, mais qu'ils sont dénichés par nul autre que des poètes, engagés au service de la grande transnationale comme des poissons-sondes. Révolté, Michel décide de se faire chasseur de dragons, afin de le traquer. L'occasion se présente finalement pour un combat final lorsque Shaheen se porte acquéreur de l'Isle Verte, l'île où vit Michel, qui luttera pour y empêcher l'installation d'un DAC, mais aussi, et surtout, l'envahissement américain. La question environnementale est superposée, dans ce roman, au thème du nationalisme, comme elle l'était d'ailleurs dans *Menaud*: dans les deux cas, « le pays doit être sauvé avant qu'il ne soit trop tard » (Smith, 1995 : 125), au point souvent de reléguer l'enjeu écologique au second plan. En effet, Shaheen représente bien plus qu'un pollueur de sites naturels: c'est la « personnification idéologique de l'empire économique américain » (Lapointe, 1991 : 79). Néanmoins, cette première exploration d'un enjeu écologique peut donner lieu à d'intéressantes lectures écocritiques.

Louis Hamelin a lui aussi exploré plusieurs problématiques environnementales dans ses romans. En 1989 il publie *La rage*, qui narre l'histoire d'un jeune homme habitant illégalement les terres expropriées autour de l'aéroport de Mirabel. En 2002, son roman *Le joueur de flûte* explore la résistance d'écologistes à la coupe d'une forêt ancienne en Colombie-Britannique à travers le parcours d'un jeune Québécois dans l'Ouest. Dans *Champagne* (2008) de Monique Proulx, le développement immobilier menace l'intégrité d'une région de villégiature en forêt, sur le bord d'un lac. De plus en plus de romans explorent ces questions. On pourra se reporter au texte de Salaün (2013) pour plus d'exemples. Il ne fait aucun doute que les enjeux environnementaux débordent du cadre scientifique pour affecter et être affecté par la culture, dont la littérature fait partie (tout comme la science). C'est une relation à double sens qui se crée. Il est grand temps d'explorer cet imaginaire environnemental dans le corpus littéraire québécois.

Conclusion

En conclusion, j'aimerais rappeler que cette exploration du corpus québécois n'est pas exhaustive. Elle ne fait que montrer quelques pistes de recherche possibles, afin de mieux comprendre, éventuellement, comment l'imagination environnementale s'est formée dans la littérature québécoise. Il serait vain de vouloir imposer à cette littérature des modèles établis pour d'autres corpus, états-uniens ou canadiens anglais par exemple. Ces institutions littéraires se sont développées, chacune à leur rythme, suivant des codes spécifiques à leurs buts, érigeant en canon des œuvres pour des raisons différentes, selon des critères tout aussi différents. Il n'en reste pas moins que la nature dans la littérature québécoise et maintenant les questions environnementales sont présentes à leur façon. Si elles n'ont pas encore été institutionnalisées comme sujet d'étude valable au Québec, cela est dû non pas à leur absence, mais à d'autres raisons, dont on ne peut que suggérer des hypothèses. Serait-ce dû à la mainmise, à une certaine époque, de l'élite religieuse catholique sur la littérature canadienne-française (et à la conception de la nature au sein du catholicisme), à une certaine insensibilité de la part des écrivains ou de la critique littéraire à l'égard des enjeux environnementaux, à la prévalence d'enjeux comme le nationalisme qui éclipsent d'autres questionnements présents dans les œuvres ou encore à la faible popularité des études culturelles dans les départements de lettres? La question est ouverte et la réponse combine fort probablement un ensemble de facteurs difficiles à isoler les uns des autres.

Les écritures de la nature sont bien présentes dans la littérature québécoise. Elles ont ici été présentées à travers certaines catégories génériques pour faciliter l'exploration du corpus littéraire. Le fait que plusieurs œuvres qui gagnent à être étudiées sous un angle écocritique (ou des angles écocritiques) se retrouvent à l'intérieur d'un genre ne veut toutefois pas dire que tous les romans de la terre, par exemple, font de la relation à la nature leur enjeu central. Cela signifie plutôt que, par définition, ces genres ou ces courants abordent généralement la relation de l'être humain à la nature ou à l'environnement physique, qui est alors traduite en mots, en idées, en représentations, en discours. En ce sens, les genres explorés ici, soit les récits de voyage, romans de la terre, histoires naturelles, romans régionalistes, *nature writing* et littérature environnementale contiennent des exemples d'écritures de la nature. On aurait pu

choisir ou ajouter encore d'autres genres ou sous-genres, comme le roman urbain, le roman nordique ou la science-fiction (ou la fiction scientifique) par exemple, ou encore organiser différemment les catégories d'écriture, comme une écriture basée sur une retraite dans les bois à partir de laquelle l'on observe le monde. La littérature québécoise ne manque pas de ces exemples, de Laure Conan à Saint-Denys Garneau (dans ses journaux et lettres), dans le *nature writing* de Robert Lalonde et jusqu'aux personnages des romans de Gabrielle Roy et de Louis Hamelin. Ces catégories ne sont pas des boîtes fermées, mais plutôt des points de départ pour penser et comprendre la littérature dans toute sa diversité.

L'étude de ces écritures de la nature, plutôt que de simplement montrer comment elles « font parler » la nature ou comment elles la représentent, pourrait plutôt explorer comment des questions complexes comme celles concernant l'environnement s'imbriquent dans la culture et dans l'écriture. Étudier ces textes sous la loupe écocritique montre que ces questions modifient notre perception du rapport au monde. Les enjeux environnementaux s'y superposent de façon inextricable à d'autres questions, comme celles relevant du national et de l'identitaire, parfois en les dépassant. En effet, en ce XXI^e siècle, plusieurs considérations environnementales traversent les simples frontières nationales et orientent les questions identitaires vers des questions d'ordre mondial, post-identitaires, à portée beaucoup plus large ; on peut penser, par exemple, aux changements climatiques qui affectent à la fois plusieurs parties du monde et de nombreuses cultures. Voici quelques pistes de recherche qui pourront, je l'espère, trouver écho auprès des chercheurs intéressés à explorer les questions de littérature et d'environnement dans le corpus d'œuvres québécoises.

Mariève Isabel est candidate au doctorat et chargée de cours à l'Université McGill. Ses recherches portent sur l'imaginaire environnemental dans la littérature québécoise. Elle siège à l'exécutif de l'Association pour la littérature, l'environnement et la culture au Canada (ALECC) et est directrice du contenu francophone pour la revue canadienne *The Goose*.

Références

BAILLARGEON, Samuel (1957). *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides.

BASILE, Jean (5 février 1977). « Jacques Godbout entre course et labour », *Le Devoir*: 1.

BEUGNOT, Bernard (dir.) (1984). *Voyages: récits et imaginaire*, Paris, Seattle et Tübingen, Papers on French 17th Century Literature.

BERNARD, Harry (1933). « Histoire naturelle et littérature », *Action nationale*, vol. 1, n° 1: 18-28.

BERRYMAN, Tom (2008). "Thoughts about a Quebec 'Ecocriticism'", *The Goose*, vol. 4, n° 1: 19-22.

BLANC, Nathalie, Denis CHARTIER et Thomas PUGHE (2008). « Littérature et écologie. Vers une écopoétique », dans Nathalie BLANC, Denis CHARTIER et Thomas PUGHE (dir.), *Écologie et poétique. Sciences, Cultures, Sociétés*, vol. 36 (*Littérature et environnement*): 17-28.

BUELL, Lawrence (1995). *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing and the Formation of American Culture*, Cambridge et Londres, Harvard University Press.

CLARK, Timothy (2011). *The Cambridge Introduction to Literature and the Environment*, Cambridge, Cambridge University Press.

COURTEMANCHE, Gil (1999). « Jacques Godbout, l'iconoclaste civilisé », *Guide ressources*, vol. 15, n° 2: 17-19.

CRÉMAZIE, Octave (1882). *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin.

GODBOUT, Jacques (1976). *L'Isle au dragon*, Montréal, Boréal.

HAMELIN, Louis (2005). « Une histoire émerveillée: nos premiers écrivains de la nature », dans Pierre MONETTE (dir.), *Entre les lignes: le plaisir de lire au Québec*, vol. 1, n° 4: 24-25.

HAYWARD, Annette (2006). *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931): vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir.

JÉRÉMIE, Nicolas (1720). *Recueil d'arrest et autres pièces pour l'établissement de la compagnie d'Occident. Relation de la Baie de Hudson. Les navigations de Frobisher, au Détroit qui porte son nom*, Amsterdam, Jean Frédéric Bernard.

LALONDE, Robert (1997). *Le monde sur le flanc de la truite. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Montréal, Boréal.

LAMONDE, Yvan (2004a). « La confiance en soi du pauvre: pour une histoire du sujet québécois », *Les cahiers des dix*, n° 58: 21-36.

LAMONDE, Yvan (2004b). « Américanité et américanisation. Essai de mise au point », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2: 21-29.

LAPOINTE, Jean-Pierre (1991). « La formation de l'imagerie culturelle américaine dans les romans de Jacques Godbout », dans Robert MELANÇON (dir.), *Études françaises*, vol. 27, n° 2 (*Variété*): 75-83.

LÉGER, Ariane et François RICARD (dir.) (2005). *Femmes de lettres. Lettres de Gabrielle Roy à ses amies 1945-1978*, Montréal, Boréal.

LEMIEUX, Pierre-H. (1987). « L'architecture de Menaud, maître-draveur », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, vol. 8: 29-38.

LEMIRE, Maurice (2007). *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Québec, Nota bene.

MAJOR, André (1968). *Félix-Antoine Savard*, Montréal, Fides.

- MAJOR, Robert (1991). *Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologies et utopies dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- MARCOTTE, Gilles (1994). *Anthologie de la littérature québécoise. Tome 1*, Montréal, L'Hexagone.
- MARIE-VICTORIN, frère (1996). *Science, Culture et Nation*, textes choisis et présentés par Yves GINGRAS, Montréal, Boréal.
- MONETTE, Pierre (2012). *Onon : tâ. Une histoire naturelle du mont Royal*, Montréal, Boréal.
- MORENCY, Pierre (1989). *Histoires naturelles du Nouveau Monde. Tome I : L'œil américain*, Montréal, Boréal.
- MORTON, Timothy (2007). *Ecology without Nature. Rethinking Environmental Aesthetics*, Cambridge, Harvard University Press.
- MURPHY, Patrick D. (2000). *Farther Afield in the Study of Nature-Oriented Literature*, Charlottesville, University Press of Virginia.
- PAQUIN, Jacques (2003). « Du vivant et du visible : les *Histoires naturelles* de Jules Renard, de Henri Michaux et de Pierre Morency », dans Jacques PAQUIN (dir.), *Tangence*, n° 73 (*Histoires naturelles*): 39-58.
- POSTHUMUS, Stéphanie et Élise SALAÛN (2013). "Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver": Literary Representations of Nature and Ecocritical Thought in Quebec", dans Ella SOPER et Nicholas BRADLEY (dir.), *Greening the Maple. Canadian Ecocriticism in Context*, Calgary, University of Calgary Press : 297-327.
- PROVENCHER, Jean (1995). *Un citadin à la campagne. Quatre saisons à Sainte-Anastasia*, Montréal, Boréal.
- PUGHE, Tom et Michel GRANGER (2005). « Introduction », *Revue française d'études américaines*, n° 106 : 3-7.
- RINGUET (Philippe PANNETON) (1991). *Trente arpents [1938]*, Jean PANNETON, Roméo ARBOUR et Jean-Louis MAJOR (éd.), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- SCHEESE, Don (1996). *Nature Writing. The Pastoral Impulse in America*, New York, Twayne Publishers.
- SMITH, Donald (1995). *Jacques Godbout: du roman au cinéma. Voyage dans l'imaginaire québécois*, Montréal, Éditions Québec/Amérique.
- VAUTERIN, Thomas (2003). « Aventures urbaines et géographies forestières dans le roman canadien-français des années 1930 », dans Henry G. FREEMAN (dir.), *Geo/graphies: Mapping the Imagination in French and Francophone Literature and Film*, Amsterdam et New York, Rodopi.
- WARWICK, Jack (1973). « Un retour au mythe de la terre? », *Études françaises*, vol. 9, n° 4 : 279-301.